

# HOME STREET HOME

## GENÈSE ET INTENTIONS

LUCIE MARTIN ET DRAGAN MARKOVIC,  
Porteurs du projet

LA PRÉSENCE ET LA VISIBILITÉ DE LA PAUVRETÉ DANS L'ESPACE PUBLIC EST UNE QUESTION URBAINE QUI FAIT DÉBAT. En rupture avec les usages normés des lieux, elle est généralement considérée sous l'angle des nuisances sociales. Elle cristallise des tensions de cohabitation entre divers acteurs quant au « bon usage » de l'espace. Que faire des personnes sans-abri qui occupent les places, les rues, les parcs ? Les réponses politiques à cette situation oscillent historiquement entre sollicitude et rejet, assistance et criminalisation. Ces réponses ont évidemment des implications sur les personnes qu'elles visent, au quotidien. L'asbl *DIOGENES*, travaillant auprès des habitants de la rue sur leurs lieux de vie, en est le témoin privilégié.

Parallèlement au travail de rue qu'elle réalise depuis plus de 20 ans, l'asbl a été amenée à réaliser, en 2012-2013, une recherche-action sur les enjeux de la présence des personnes sans-abri dans le métro bruxellois. Cette recherche, qui propose une analyse locale et concrète de la situation dans le métro, soulève des questions qui ne manquent pas de concerner l'ensemble des espaces publics et semi-publics (parcs, gares, parkings, rues...).

*Home Street Home* s'inscrit dans la continuité de cette recherche. Conçu comme la matrice d'une réflexion multiforme qui interroge la place que nous réservons à ces « autres de la rue », *Home Street Home* a donné lieu à une exposition audiovisuelle et une journée d'étude en mars 2014. L'objectif : déplier la question complexe, sensible, toujours politique, du traitement de la pauvreté dans l'espace public. La publication d'aujourd'hui présente l'une des composantes de ce projet en compilant une sélection des photographies de cette exposition.

# HOME STREET HOME

## ONTSTAAN EN INTENTIES

LUCIE MARTIN EN DRAGAN MARKOVIC,  
Dragers van het project

DE AANWEZIGHEID EN ZICHTBAARHEID VAN ARMOEDE IN DE OPENBARE RUIMTE IS EEN STEDELIJK VRAAGSTUK DAT DISCUSSIES OPROEPT. Haaks staand op het voorgeschreven gebruik van de ruimte wordt het probleem meestal aangepakt vanuit het standpunt van sociale overlast. Ze kristalliseert de spanningen tussen de diverse actoren betreffende het "goede gebruik" van de openbare ruimte. Wat te doen met thuislozen die pleinen, straten en parken bezetten? De politieke antwoorden slingeren heen en weer tussen zorg en afwijzing, bijstand en criminalisering. Deze antwoorden blijven niet zonder gevolgen voor de personen op wie ze gericht zijn. De vzw *DIOGENES* werkt met de straatbewoners daar waar ze leven, en is er bevoorrechte getuige van.

Parallel aan het straathoekwerk dat *DIOGENES* al 20 jaar doet, werd er in 2012-2013 een actie onderzoek opgezet betreffende de situatie van thuislozen in de Brusselse metro. Dit onderzoek, een lokale en concrete analyse van de toestand in de metro, werpt een aantal vragen op die het geheel van de openbare en semi openbare ruimten aanbelangt (parken, stations, parkings, straten...).

*Home Street Home* ligt in het verlengde van dit onderzoek, opgezet om na te denken over de plaats die we geven aan "die anderen van de straat". Het resultaat was een audiovisuele tentoonstelling en studiedag, georganiseerd in maart 2014. Doel: het ontvouwen van het complexe, gevoelige en altijd politieke armoedevraagstuk in de openbare ruimte. De uitgave van dit fotoboek is een onderdeel van het project en brengt een selectie foto's van deze tentoonstelling

Enjeu d'appropriations plurielles, la ville est généralement présentée sous l'œil du propriétaire, du politique, du passant. La démarche de cet ouvrage en prend le contre-pied : donner la parole, par l'image, à des habitants de la rue, afin de laisser s'exprimer un regard marginal, (en ce qu'il est socialement marginalisé), un point de vue rarement exposé.

Les photographies qui résultent de ce travail donnent à voir le rapport qu'entretiennent Cop, Alves, Sarah, Ongong, André, Pathé, Jesus et Dennis à la ville, à la rue. Tantôt inventaire minutieux d'un trajet ordinaire, tantôt expérience des couleurs et des formes, les images interrogent les espaces de vie ou de passage et les interactions qui s'y déroulent. Qu'il s'agisse de témoignages sur la débrouille ou sur le regard des passants, les images décollent les étiquettes qui cloisonnent et exposent la subjectivité de leurs auteurs.

Ces photographies sont le fruit d'un travail de plusieurs mois par et avec des personnes sans-abri, encadré par des photographes professionnels, en rue et dans le service d'accueil de jour, *Jamais Sans Toit*. Si la proposition de départ faite aux participants avait pour objet les espaces de transports en commun (d'où leur importance dans l'ouvrage), celle-ci s'est vue, peu à peu, détournée par eux pour aborder la ville dans son ensemble.

Au total, ce sont plus de 2500 images que les participants ont rapportées à l'atelier ; des photographies que nous avons observées, triées et sélectionnées ensemble. Des photographies qui ont été le sujet de nombreuses discussions. Très vite, chez chaque auteur, un style propre s'est développé : de l'approche plastique qui reproduit des éléments de décoration, à l'approche humoristique, voire cynique. L'atelier est le lieu qui a accompagné la démarche de chacun, sa ligne propre et singulière.

Dans cet ouvrage, on retrouve des images qui « tiennent seules » et se suffisent à elles-mêmes, des images formalistes, composées ou contemplatives. C'est le cas par exemple des photos d'Alves qui dit « préférer photographier l'espace vide, sans les gens ». Ce sont des photos qui fixent les formes. En isolant des détails architecturaux, elles confèrent à l'espace une dimension extraordinaire dans laquelle l'absence

de la stad wordt meestal weergegeven door de bril van de eigenaar, de politiek of de voorbijganger. Dit werk is een tegengewicht: via het beeld geeft men het woord aan de straatbewoners, een zelden geziene "marginale" kijk (sociaal gemarginaliseerd).

De foto's die het resultaat zijn van dit werk laten zien welke relatie Cop, Alves, Sarah, Ongong, André, Pathé, Jesus en Denis hebben met de straat. Soms een gedetailleerde inventaris van een alledaags traject, soms ervaringen van kleuren en vormen, maar altijd een bevraging van de leefruimte en de interacties die er plaatsvinden. Of het nu gaat om getuigenissen van plantrekkerij of de blik van voorbijgangers, de beelden slaan vooroordelen aan diggelen en tonen de subjectiviteit van de makers.

Deze foto's zijn het resultaat van meerdere maanden werken met thuislozen, omkadert door professionele fotografen, op straat en in het dagcentrum *Jamais Sans Toit*. Het oorspronkelijke voorstel was zich te richten op het openbaar vervoer (vandaar de aandacht in dit boek), maar geleidelijk aan werd de stad in zijn geheel in beeld gebracht.

In totaal brachten de deelnemers meer dan 2500 foto's naar het atelier. Foto's die we samen bekeken hebben, gesorteerd en geselecteerd. Foto's waar veel over werd gediscussieerd. Heel snel ontwikkelde elke auteur een eigen stijl: van een plastische aanpak die decoratieve elementen reproduceert tot een humoristische, zelfs cynische stijl. Het atelier heeft iedereen individueel begeleid in zijn persoonlijke benadering.

In dit werk kan men foto's vinden die op zichzelf staan, formalistisch, contemplatief, samengesteld. Dit is bijvoorbeeld zo voor de foto's van Alves. Hij zegt liever lege ruimten te fotograferen, zonder mensen. Het zijn foto's die de vorm vastleggen. Door architecturale details te isoleren, geven ze een buitengewone dimensie aan de ruimte. Deze beelden nodigen uit een stap opzij te zetten, afstand te nemen, fictie aan realiteit te verbinden. De verbeelding wordt uitgedaagd, het onverenigbare wordt zichtbaar.

We zien ook "portretten van plaatsen", zoals het Centraal Station, de Kunstberg, het Zuidstation. De foto's van André zijn beelden van de activiteit in en rond

créé un territoire autre. Ici, les images invitent à faire un pas de côté, à se décaler, intégrer la fiction à la réalité. L'imagination est mise en valeur, l'incongru apparaît dans un détournement du quotidien.

On retrouve également des « portraits de lieux », comme ceux de la Gare Centrale, du Mont-des-Arts, de la Gare du Midi. Les photos d'André, des images prises « sur le vif » de l'activité autour de la station, se rapprochent par exemple d'une démarche de *street photography*. Ses photos sont aussi le « portrait d'un instant », celui de la flânerie, de la détente, de l'attente. Chaque pellicule est une unité spatio-temporelle, unité qui se retrouve dans l'harmonie des couleurs, des ombres et lumières. La même démarche, plus documentaire peut-être, plus crue aussi, se lit dans les photos de Dennis à la Gare du Midi.

Plusieurs images trouvent leur intérêt dans la série : les photographies se répondent et construisent un véritable discours. Leur agencement apporte une autre dimension aux images seules. La série de Jesus, toujours sur le site de la gare, adopte un autre angle que les précédentes : isoler les signes et les signes qui distinguent le permis de l'interdit, régulent les comportements et l'utilisation de l'espace. Les photos de Sarah, sous la forme d'un plan séquence duquel on aurait extrait aléatoirement une série de programmes, nous offrent des images *preuves*, des images *pièces à conviction*. Pas de recherche esthétique, il s'agit de documenter un parcours journalier.

Enfin, certaines photos jouent avec le stéréotype en jouant le cliché pour le déjouer, le subvertir par la mise en scène ou la légende qui accompagne l'image – « un(e) ami(e) pose » (Cop). Dans le détail – « le caddie qui vous donne un indice » (Cop) – on s'amuse avec les éléments de stigmatisation en les surlignant ou les effaçant. Constamment, on entre et on sort du cliché. Car c'est bien de cet enjeu-là, celui de la représentation, dont il est question ici. Qui représente qui ? Comment et pourquoi ? L'image est politique et l'usage de la photographie prend dès lors tout son sens.

Les photographies vont à l'encontre d'une certaine tendance artistique à l'esthétisation, l'exotisation de la misère (le trash qui invite à la poésie et contribue, plus qu'à rendre humain, à rendre différent). Loïn

het station, en benaderen de *Street photography*. Ze geven het moment weer – slenteren, ontspanning, wachten. Het is een weergave van tijd en plaats, in een harmonie van kleuren, schaduw en licht. Hetzelfde zien we bij Dennis in het Zuidstation, ruwer en meer in de stijl van een documentaire.

Meerdere foto's doen het goed in een serie: de foto's spreken tegen elkaar en vertellen een verhaal. De montage verheldert en voegt een dimensie toe aan de individuele foto's. De serie van Jesus, in het station, isoleert seinen en acroniemen, die geboden en verboden aangeven, de gedragingen regelt en het gebruik van de ruimte. De foto's van Sarah, onder de vorm van een serie herhalingen, komen ons toe als bewijsstukken. Geen zoektocht naar esthetiek hier, maar het documenteren van een dagelijks parcours.

Tenslotte zijn er een aantal die spelen met stereotypen door ze terug te kaatsen, via het beeld en de legendes, bijvoorbeeld in "een vriend poseert" (Cop). In de legende "Het is het karretje dat u een hint geeft" wordt er gespeeld met stigmatisering door te onderlijnen of te verstoppen. Want het gaat wel degelijk om de voorstellingen die men heeft. Wie is wie? Hoe en waarom? Het beeld is politiek en het gebruik van de fotografie toont zijn volledige belang.

De foto's gaan in tegen een zekere artistieke tendens tot esthetisering van armoede (miserie die aanzet tot poëzie, niet tot humanisering maar tot anders zijn). Wars van sensatiezucht verwijderden de foto's zich van voorstellingen waarin men een portret tekent zoals men dat zou verwachten, bijvoorbeeld het archetype van de zwerver.

Zo zal de lezer haast geen enkele foto vinden van een straatbewoner. De beelden zijn ingetogen. Ze weerstaan aan de drang te laten zien onder het mom van het verlenen van het woord. Men spreekt over zichzelf zonder te ver te gaan. Zoals Sarah zegt: "Het is mijn parcours, zoals dat van iemand anders." Eerder dan persoonlijke verhalen, zijn het verhalen uit de dagelijkse praktijk die een intieme inkijk geven, zonder voyeuristisch te worden.

De deelnemers hebben zich aan de fotografie overgeleverd, net om te kunnen kiezen wat ze wilden

du sensationnalisme, les photographies s'écartent des représentations qui dressent un portrait de ce à quoi l'on s'attend, comme la figure archétypale du clochard.

Ainsi, le lecteur ne trouvera presque aucune photographie de personnes à la rue. Les images sont pudiques. Elles résistent à l'écueil de donner à voir sous prétexte de donner la parole. On parle de soi sans se raconter. Comme le dit Sarah, c'est « mon parcours comme celui d'un autre ». Plus que des récits personnels, ce sont des récits de pratiques dans lesquels se glisse l'intime sans jamais verser dans le voyeurisme.

—

Si les participants se sont pris au jeu de la proposition photographique, c'est probablement pour cette raison : pouvoir choisir de dire ce que l'on veut, personnellement et collectivement, « à l'encontre du misérabilisme » (Cop). Le souci de l'image de soi qui parcourt l'ouvrage, cette volonté de déjouer la méprise, de montrer qu'on n'est pas dupe, est, *in fine*, un enjeu de reconnaissance.

L'appareil photo est donc un médium qui permet l'expression, mais pas uniquement. C'est aussi une interface qui permet de regarder autrement – « ces choses qui n'ont pas de vie, quand je les prends en photo, elles en acquièrent une » (Ongong). Par le cadrage et l'attention différenciée, ce sont, dès lors, « des détails qui surgissent et prennent toute leur importance » (Pathé).

Il y a bien dans la démarche quelque chose de l'ordre de la collection, de l'appropriation : collecter des lieux, arrêter le temps, prendre dans sa poche, emporter avec soi. Photographier c'est aussi, comme le dit Ongong : « laisser des traces derrière soi ». Des traces qui sont ici transmises, destinées à être vues et ré-appropriées par d'autres, les lecteurs.

Puisque les images de la ville alimentent notre rapport à celle-ci, forment notre vision du paysage urbain et transforment la façon dont nous l'envi-sageons, le lecteur sera probablement surpris de retrouver, lors d'une promenade, ici le détail d'une vitrine de magasin, là une petite inscription jamais remarquée... et de redécouvrir ainsi la ville à travers ces nouvelles images.

vertellen, persoonlijk en als groep, “in tegenstelling tot miserabilisme” (Cop). Doorheen het werk willen de auteurs het misprijzen tegengaan en erkenning afdwingen.

Het fototoestel is een medium waarmee men zich kan uitdrukken, maar niet alleen dat. Het is een middel om anders te kijken « Die dingen die geen leven hebben, als ik een foto maak komen ze wel tot leven » Ongong. Door het verleggen van het frame “springen er details naar voor en worden ze belangrijk” (Pathé).

Door het fotograferen maakt men zich de dingen eigen: men verzamelt ze, laat de tijd stilstaan, ... Het is ook “het nalaten van sporen” (Ongong). Sporen die doorgegeven worden, bestemd zijn om te laten zien en terug een betekenis te geven (door de lezer).

De beelden van de stad bepalen onze relatie met haar en de kijk die we er op hebben. De lezer zal tijdens een wandeling wellicht verbaasd zijn bij het herkennen van sommige details in een uitstalraam of een inscriptie op een gebouw en zo die stad herontdekken.